

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 43 (1914)
Heft: 7

Artikel: L'école du village et l'enseignement régionaliste et esthétique [suite]
Autor: Montenach, Georges de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1041268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nous invitait à évacuer, dans les 15 jours, le local qui nous avait été attribué à bien plaisir, il est vrai. C'était en vue de la création prochaine de l'Ecole professionnelle des garçons. Sur nos vives instances, le conseil communal revint de sa décision et donna d'autres locaux à l'école projetée.

Tous ces travaux, les divers déménagements que la force des circonstances faisait subir à notre Exposition scolaire n'étaient pas sans nous demander quelques sacrifices d'argent. Nous avons adressé au Département fédéral de l'Intérieur une demande de subvention qu'on ne pouvait nous refuser. Notre requête fut bien accueillie et le Message du Conseil fédéral sur le budget pour 1886 portait, avec la mention d'un subside de 1,000 fr. pour notre établissement, l'observation suivante : « Nous avons dû augmenter de 1,000 fr. l'art. 8, sur une demande motivée de Fribourg, la Suisse romande ayant le même droit que la Suisse allemande à réclamer un subside en faveur des Expositions scolaires qu'elle organise. »

Nous réclamions notre subvention de 1,000 fr., qui fut réduite à 500 fr. Nous nous rendîmes auprès de M. Schenk, conseiller fédéral, qui nous révéla que sur les 1,000 fr., 500 avaient été donnés à l'Exposition scolaire de Neuchâtel.

Le 25 janvier 1887, M. Gebhardt, un des initiateurs de l'Exposition naissante de ce canton, venait se renseigner de la manière de commencer et de conduire une telle entreprise. Il se renseigna sur le classement des objets, les frais d'une installation définitive, ce que nous avions fait et ce que nous nous proposons de faire pour la vente du matériel scolaire, etc.

(A suivre.)

LÉON GENOUD.

L'ÉCOLE DU VILLAGE ET L'ENSEIGNEMENT

RÉGIONALISTE ET ESTHÉTIQUE

(Suite)

Quand on étudie de près le problème effrayant de l'émigration des campagnards vers les villes, qui a déjà eu pour résultat de rendre dans certains pays les citadins plus nombreux que les paysans, on est forcé de reconnaître la grande part de l'élément féminin dans cet état de choses.

L'exode le plus effrayant, c'est celui des jeunes filles,

car c'est celui qui a les plus graves conséquences, non pas tant à cause des bras qu'il enlève au travail des champs, que parce qu'il tarit les sources de l'expansion familiale et coupe le foyer à sa racine même.

On s'occupe trop exclusivement de *ces bras qui manquent à l'agriculture*, et pas assez des cœurs qui se détournent d'elle.

Plus vaniteuses que les hommes, plus assoiffées de bien-être, de luxe, les femmes se laissent tenter davantage qu'eux par la ville.

C'est ce que M. J. Ricard a exposé dans un article de l'*Echo de Paris*, auquel j'emprunte les lignes qui vont suivre, car on ne saurait mieux dire. M. Ricard présente deux tableaux qui serviront de thème à son article :

« Dans un faubourg de Paris, à la sortie d'une réunion de nuit où la prolongation de la grève du bâtiment avait été votée, je rencontrai, déclare l'auteur, un ouvrier natif du Rouergue. Il avait grandi en plein air, et, depuis sa sortie du régiment, il vivait à la capitale. Ce soir-là, il était soucieux ; il regagnait sa famille, où le pain devenait rare. Le souvenir du pays le hantait. Il avait un air d'abattement, de désillusion et de regret, si bien que je lui demandai à brûle-pourpoint :

« — Mais enfin, pourquoi êtes-vous venu à la ville ? Pourquoi avez-vous abandonné la culture ?

« Il eut un geste infiniment triste :

« — Oh ! Monsieur, ce n'est pas ma faute, répondit-il ; c'est ma femme qui l'a voulu. »

En effet, de tous les coins de la France, ce sont les mêmes regrets ; partout on constate le même dégoût des femmes pour la vie des champs ; elle leur paraît trop dure. Et, de bonne heure, les jeunes filles sont « séduites par l'élégance d'anciennes amies d'enfance qui sont allées à la ville faire « la bonne à tout faire », et qui reviennent de temps à autre au pays parées des « toilettes de Madame », elle est tourmentée d'un désir de luxe. Pour le satisfaire, elle est pressée de toucher de l'argent ; or, l'agriculture exige de longs efforts durs et incertains, avant d'apporter un bénéfice, tandis qu'à la ville, suppose la pauvre irréfléchie, la vie est facile, les salaires réguliers, la fortune rapide, et, — loin de la surveillance des parents — on est libre !

« Ainsi, la jeune paysanne est en mal de la grande ville. Elle en fait part aux siens, les apitoye sur la médiocrité de leur sort, leur dépeint le séjour enchanteur des cités populeuses, et, par des menées enveloppantes, par des litanies

de souffrances, elle tente l'homme d'abandonner la terre, le pousse à chercher une place quelconque de domestique, d'employé, de commis ou de petit fonctionnaire. Elle s'engagera dans une maison bourgeoise, un magasin ou une brasserie. A la longue, les résistances de l'entourage faiblissent. Il se laisse convaincre, et, un beau jour, c'est le départ, la grande délivrance ; on va à la ville... jouir ! »

Dans la suite de son article, M. Ricard remarque, comme je l'ai fait moi-même, qu'on s'est beaucoup occupé depuis cinquante ans d'accroître le rendement du sol et d'améliorer le sort de l'agriculteur citoyen, mais se demandant ce qu'on a fait pour la femme des champs, il répond : « Rien, presque rien ! »

On l'a considérée comme une simple figurante de la vie sociale, elle a été délaissée.

La maison de ferme est restée aussi noire, aussi peu agréable qu'autrefois et c'est là que l'on veut forcer à vivre les jeunes filles qui ont entendu parler des appartements clairs et gais des villes. Et on ne leur a pas appris à embellir, même simplement à entretenir cette ferme !...

Tirer parti de ce logis, y faire entrer l'air et la lumière, s'occuper *intelligemment* du jardinage, de la basse-cour, de la laiterie ; montrer à la future cultivatrice tout le bien-être, tout le confort même que son industrie ménagère apportera à sa vie, n'est-ce pas la rattacher à son coin de terre et lui faire aimer une existence dont elle ne voit que trop souvent le mauvais côté.

C'est ici que l'effort de ceux qui s'intéressent à une œuvre comme celle du village moderne à l'Exposition de Gand se justifie. C'est ici également que nos préoccupations esthétiques se rencontrent avec celles d'un autre ordre, qui ont motivé la création des Cercles de fermières et d'autres associations du même genre, comme l'Œuvre terrienne de M^{lle} de Chaslus, en Limousin, qui toutes ont pour objet de relever, vis-à-vis d'eux-mêmes, le travailleur et la travailleuse campagnards et de leur apprendre tout ce que la vie de la terre peut comporter de dignité et de joies.

En voulant que le village redevienne plaisant, qu'il soit embelli de toutes les manières, en conservant ses traditions architecturales et mobilières, son aspect régional qui le lie intimement au paysage, en cherchant à éloigner de lui tout ce qui tend à le transformer en faubourg urbain sordide, en voulant le parer de verdure et de fleurs, comme pour une fête perpétuelle, en cherchant à lui inculquer le sentiment de la beauté des choses qui l'entourent et l'orgueil de ses

toits, nous travaillons dans le même sens que les œuvres et institutions qui envisagent sous d'autres aspects le problème rural.

Notre action est complémentaire de la leur, mais, malheureusement, ils la négligent trop, ne comprenant pas encore qu'il est impossible de conserver l'âme d'une population en laissant briser ou changer le moule qui lui a donné son empreinte.

D'après tous les renseignements que je possède, c'est en Belgique que l'on a su imprimer à l'enseignement ménager l'orientation voulue pour qu'il soit un puissant moyen de relèvement esthétique dans les campagnes.

Au premier Congrès international de l'Enseignement ménager, tenu à Fribourg, M. Bondroit, vice-président de la Ligue *L'Art à l'Ecole et au Foyer*, a justement présenté son rapport sur le sujet suivant : *Le bon goût à la campagne. L'éducation du bon goût par les écoles ménagères agricoles*. Cette étude met en lumière tout un mouvement qu'on devrait bien suivre dans d'autres pays.

Après avoir montré comment et pourquoi se perd parmi la jeunesse : « l'amour de la terre, de la ferme, du vieil enclos héréditaire ; l'amour des anciennes traditions, des meubles et des manières d'autrefois, l'amour des belles moissons, des reposants spectacles de la nature, des aliments purs et des griseries d'air frais et parfumé », M. Bondroit montre quelle puissante influence la femme pourrait exercer pour combattre ce détachement.

« C'est pourquoi, dit-il, je voudrais, que nos écoles ménagères agricoles fussent, en se multipliant, des centres de bon goût, des succursales de la famille, mais surtout des sources fécondes en idées belles et pratiques, en nobles et délicieux sentiments. »

L'idée de faire des écoles ménagères un centre de formation esthétique a été lancée, je crois, en Belgique, par M. Paul de Vuyst, l'auteur de ce livre si sérieux et si neuf : *Le rôle social de la fermière*.

Parmi les écoles ménagères imprégnées des idées que nous soutenons ici, M. Bondroit cite celle de Celles-les-Tournai.

« A Celles, dit-il, l'Ecole ménagère est établie dans une ancienne petite ferme qu'on a aménagée en respectant scrupuleusement le style de la région ; c'est une leçon de choses, un exemple qui prouve, mieux que les théories, combien la maison des cultivateurs peut s'étiqueter d'un cachet agréable qui retient et attire ses hôtes au foyer. »

« A Berlaer-les-Lierre, l'on a construit une petite ferme

véritablement bien conçue au point de vue de l'économie de la construction, de la facilité de la surveillance et de la main d'œuvre, de l'hygiène, du confortable et du bon goût. »

D'après les mêmes principes, a été édifié le bâtiment destiné à l'Ecole ménagère d'Oosterloo, et nous ne doutons pas que bientôt la Belgique entière sera entrée dans la même voie.

M. Bondroit voudrait que chaque école ménagère devienne un petit musée local, réunissant les vieux meubles, les ustensiles pratiques, les anciens plats et cruchons, tout ce qui pourrait être arraché au brocanteur avide et conservé dans chaque village.

C'est une idée à souligner et à encourager. Il demande, en outre, que tout le matériel servant à l'usage des écolières ait une valeur, et c'est en ces termes qu'il explique cette proposition si juste :

« Peut-on oublier, dans nos écoles, que les objets d'usage quotidien, assiettes, meubles, verres, que sais-je, ont une autre mission que celle de leur utilité immédiate et qu'ils peuvent réserver à l'œil et à l'âme quelque chose d'aimable et de réjouissant ?

Il y aura donc de beaux verres et de belles assiettes — dans les prix doux, s'entend — que l'on fera valoir, ne fût-ce qu'en les comparant aux banalités de notre étalage moderne. La jeune fille apprendra que tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait et que, comme il y a un art de ciseler une belle broche, il y en a un autre plus utile de faire ou de choisir une belle fourchette et un beau plat.

L'ordre et la propreté sont le commencement de la beauté. Si tout reluit et reluit à sa place, c'est de l'art, et du meilleur ; et voilà ce qui fait la grâce de la vie intime au foyer domestique. »

Le Congrès international d'Enseignement ménager, à Fribourg, a sanctionné les propositions de M. Bondroit, en adoptant le vœu suivant : « Les notions d'Art doivent être suggérées à l'élève ménagère par les objets mêmes qui lui sont usuels et par le cadre même dans lequel s'exécute son labeur journalier. »

(A suivre.)

Georges DE MONTENACH.

